



LA BRUNE aux Éditions du Rouergue

Jean-François Paillard

du même auteur

animos®, roman, la brune, 2000

« cortex », théâtre, in confessions érotiques, crater, 2003

un monde cadeau, roman, la brune, 2003

duel, théâtre, crater, 2004

disponibles depuis le site de l'auteur (www.territoire3.org)

guide du xxi^e siècle, 3 vol. :

vol. 1, « in heaven », livre d'images, 2000

vol. 2, « la vie rêvée », livre d'images, 2002

vol. 3, « plan masse », image et vidéo, 2006

Couverture : Frank Secka

Photo : « Extranos », personnages

© Juan Manuel Castro Prieto / Agence VU

© Éditions du Rouergue, 2006
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com


ÉDITIONS du ROUERGUE

Pique-nique dans ma tête

À Domi, Ninon et Fanette

« La soirée a été calme. La nuit, des accidents mortels. »

Adam Czerniakow, *Carnets du ghetto de Varsovie*,
6 septembre 1939-23 juillet 1942

« À force de souffrir, je perdis les limites de mon corps
et me démesurai irrésistiblement. »

Henri Michaux, *La Nuit remue*

I

1

UNE RENAULT 11

Sur la route, une Renault 11 gris métallisé. Sur les côtés de la route, des champs à perte de vue. Ce matin, dans ma chambre, il y avait ce pli sur le drap du lit. Et au bout du pli, comme une bifurcation. Au prochain rond-point, la Renault 11 décidera de prendre le chemin de droite, celui qui mène à la villa de Christian et Sophie B. Tout à l'heure, dans le jardin de Christian et Sophie B., il y aura cet enfant à la bouche bée, aux yeux légèrement exorbités, aux gestes tantôt lents, tantôt saccadés. Un enfant auquel mon fils aurait pu ressembler, à en croire ce médecin. À moins que, si les risques s'étaient en fait avérés nuls, mon fils eût pris le trait de cet adolescent plein de vitalité, ce grand escogriffe au t-shirt DEATH ROW distendu que je déciderai de croiser également là-bas, dans le jardin de la villa de Christian et Sophie B. Au fond du jardin, où se pourchasseront l'enfant et l'adolescent, je vois distinctement cet arbre dont la branche morte fourche vers le ciel. Comme

un regret. Un regret éternel. Et j'entends ma fille qui glousse à l'arrière de la Renault 11. *Notre* fille, devrais-je dire. Notre fille qui n'a toujours pas attaché sa ceinture. Je lui ai pourtant dit trois fois d'attacher sa ceinture. Dans ma tête virevolte le souvenir fugace du rayon de soleil qui inonda son corps ruisse-
lant de nouveau-né. Un corps brandi par ma femme épuisée et heureuse. Un corps étrangement bleu. Notre fille qui rit à présent aux éclats. Notre fille qui nous crie : Oh les amoureux ! Notre fille qui répète : Oh les amou-

Et ma femme qui a soudain ce mouvement de recul : si encore tu n'avais *rien* à dire, me souffle-t-elle à l'oreille. Mais abandonner ton roman en plein milieu du gué, poursuit-elle. Ne pas avoir le courage de... Elle hésite. Puis, s'adressant à notre fille, elle lui crie : Bon ! Tu vas l'attacher ta ceinture, oui ou

Alors de nouveau en moi, cette angoisse. Réaliser que ma femme n'a rien lâché. Comprendre, avec un pincement fami-
lier à l'estomac, qu'encore et toujours, elle me dira : Rappelle-toi. Souviens-toi de ce que tu m'as dit un jour. Tu n'as aucune excuse. Alors prends ton courage à deux mains. Prends ton courage à deux mains, et suis-le jusqu'au bout, ton chemin de croix. J'ai tout de suite pensé à me remettre au boulot. Au *vrai* boulot. J'ai frissonné en pensant à cette chemise cartonnée à la couverture jaune qui traîne depuis des mois dans l'appar-
tement. Une chemise bourrée à craquer de feuilles volantes, des feuilles sur lesquelles courent des mots, des noms, des phrases, des dizaines, des centaines de

Suis-je dans ma voiture ? Au lit ? À vivre aux frais de la princesse ? En route pour la villa de Christian et Sophie B. ? Dans les chiottes de la villa de Christian et Sophie B. ? À regarder ce poster ? À m'acharner sur ce roman ? Ce roman qui n'avance pas d'un pouce. Ou plutôt si. Il avance. Il avance au galop. Il avance trop vite. Il prolifère. Il m'échappe. Il m'enserme. Il m'étouffe. Des textes. Des débuts. Des milieux. Des routes. Des voies de garage. Des galeries à plafond bas. Des bâtiments noircis par la crasse. Et peut-être par le feu. Des abribus éclatés. Et pour finir, une ville entière dans ma tête. Une ville monstre. Une ville quadrillée de parois de cinq mètres de haut qui jaillissent du sol pour me couper en deux : S'acharner ou laisser tomber ? Révéler ou enfouir ? Dire ou ne pas dire ? Et sur mes bras, sur mes mains, sur mon front, des dizaines de miliciens en tenue de combat. Surgis de nulle part. Chargés du nettoyage des rues. Du nettoyage sanglant des rues dans mes nuits emmurées. Ma vie gardée le jour par un détachement de casques bleus, verts, jaunes ou blancs. Peu importe. Un détachement en tenue d'apparat. Sur le mur des toilettes de la villa de Christian et Sophie B., il y a ce poster. Il y a aussi ma main sur le poster et

Mon fils. Et ma fille assise à l'arrière du véhicule. La mousse éventrée de la banquette. Ma fille qui n'a pas attaché sa ceinture. Je lui ai pourtant dit trois fois d'attacher sa ceinture. Les miettes de pain sur le drap du lit. Ma femme sortant de la douche. Son corps que je devinais humide et doux. Ma femme me reprochant d'avoir oublié d'étendre la serviette. Et ce médecin. Ce généticien qui nous avait dit, ma femme et moi. Sur le bas-côté, il y a ces bardages. Ces grilles. Ces murs

de béton. Ces affiches publicitaires. Qui défilent. Ces pans coupés. Et bientôt des champs vides. À perte de vue. Il y a un risque à prendre, nous avait dit ce généticien. Je lui avais dit d'attacher sa ceinture. Le coffre arrière rempli de saletés. Un bidon vide. Une couverture crasseuse. Une pile de vieux magazines. Un risque que personnellement. Un sac à dos rempli de cordes usées. Un risque que personnellement je ne

Il faudrait simplement que tu mettes de l'ordre dans ta tête, m'avait dit un jour ma femme. Cent fois, j'ai pensé à nettoyer le coffre arrière. Des clous. Du verre brisé. Des torrents glacés. Et puis... Et puis cette chose. Cette chose à dire à un moment ou à un autre. Mais enfin, *quelle* chose ? m'avait dit ma femme. Je n'avais pas pu répondre. Ou su répondre. J'ai regardé dans le rétroviseur. J'ai vu ma fille. Son regard boudeur perdu dans ces glèbes brunâtres qui défilaient le long de la

Bon. Commençons toujours par cette ville. Parce que ça se passe dans une ville. Une ville curieuse. Une ville compliquée. Compliquée et si simple à la fois. Il y a un mur. Circulaire. Un mur de cinq mètres de haut. Un mur constitué de plots de béton précontraint. Un mur qui enserre la ville. Un mur qui l'étouffe. Du moins une partie de la ville. L'idée me vient de loin. De l'enfance. De mon enfance. Vécue en grande banlieue. Dans ces villes artificielles. Ces villes emmurées. Sur le mur des toilettes de la villa de Christian et Sophie B., il y a ce poster. Celui d'un homme qui ouvre la bouche et qui dit : J'adore ce que vous faites. J'y pense depuis que je me suis levé de mon lit. Le type dit : J'adore ce que vous faites, en contemplant la merde d'un autre type penché en avant, pantalon

baissé. Dans les chiottes de la villa de Christian et Sophie B. Ça me hante. La villa de Christian B., l'éditeur. J'adore ce que vous faites. Dans la voiture. Dans mon

Dans *notre* lit, bon sang. Je suis allongé sur le dos. Les paumes de mes mains collées à ma nuque. Ma femme est encore sous la douche. Elle ne m'a pas encore reproché d'avoir oublié d'étendre la serviette. Il y a ce bruit d'éclaboussure qui couvre tout. Je sors d'un rêve. Un rêve étrange. Je baisse les yeux et je vois ce pli sur le drap du lit. Au bout du pli, il y a comme une bifurcation. Je pense à un début possible du roman. Un de ceux dans lesquels je m'enlise depuis des mois. Je bascule mes pieds sur le côté. Ce roman n'est qu'un prétexte, m'avait dit un jour ma femme. C'est un cocon. J'ai tout de suite pensé que par « cocon », elle voulait dire « tombeau ». J'ai tout de suite pensé qu'elle voulait dire le compte à rebours a